

*LE MAÎTRE ET
MARGUERITE*
de MIKHAÏL
BOULGAKOV

ANNA MOZHAROVA
et MARIE HERMET



En février 1929, l'Oguépéou enregistre une information anonyme : l'écrivain Mikhaïl Boulgakov a entrepris un « roman sur le diable ». Qualifié d'auteur bourgeois, surveillé, ses écrits interdits de publication et ses pièces retirées des théâtres, Boulgakov, en juillet de cette année-là, à bout de ressources, écrit à Staline pour lui demander l'autorisation d'émigrer. En avril 1930, Maïakovski, le poète « aux mots lourds comme des pavés », modèle du personnage de Rioukhine dans ce qui n'est pas encore *Le Maître et Marguerite*, se tire une balle dans le cœur. Au lendemain de son enterrement, Boulgakov reçoit un coup de téléphone de Staline en personne, qui lui propose d'être assistant-metteur en scène et conseiller littéraire au Théâtre d'art de Moscou. Ce coup de téléphone venu d'en haut illustre un thème central du roman qui s'ébauche : l'arbitraire d'un pouvoir suprême tour à tour bourreau et recours providentiel.

En 1933, après l'arrestation de deux de ses collègues du théâtre, Boulgakov brûle une partie de son manuscrit, et une autre encore l'année suivante quand son ami et voisin Ossip Mandelstam est arrêté et envoyé en relégation dans l'Oural. Jusqu'à sa mort en mars 1940, Boulgakov va travailler à un roman qu'il sait impubliable. Rendu presque aveugle par la maladie, il dicte ses dernières corrections à sa femme Elena Sergueevna, qui conservera précieusement le manuscrit pendant plus de vingt ans. La première édition russe paraît en 1966-1967 dans deux numéros de la revue *Moskva*. Les exemplaires s'arrachent immédiatement, *Le Maître et Marguerite* devient le livre de chevet de toute une génération de Russes fascinée par cette satire audacieuse et burlesque de la période stalinienne. Toujours en russe, une nouvelle édition augmentée paraîtra en Allemagne en 1969 ; puis, en 1973, est publiée à Moscou une version intégrale dans un volume d'œuvres choisies.

Claude Ligny sort la première traduction française chez Robert Laffont en 1968.

Les traducteurs des versions françaises

Claude Ligny, né à Paris en 1930, devient traducteur du russe après trois ans d'études à Moscou. Pour Maurice Nadeau, il lit toutes les œuvres sorties clandestinement de Russie et traduit des samizdats publiés dans *Les Lettres nouvelles*. Il est ainsi l'auteur de la première traduction de *Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne, dont la publication sera bloquée par une intervention de l'ambassade soviétique à Paris. On lui doit, outre la première traduction française des romans de Boulgakov (R. Laffont), *Littérature et Révolution* de Trotski publié chez Julliard, ainsi que le tome 1 de la série *Physique théorique* du prix Nobel de physique Lev Landau. *La Quinzaine littéraire* lui rend hommage à sa mort en 1983.

Françoise Marrou-Flamant (1931-2015), née à Rome, est professeure émérite de russe à l'Université d'Aix-Marseille et traductrice de littérature russe. Elle traduit les romans d'Ivan Tourgueniev et de Mikhaïl Boulgakov pour la Bibliothèque de la Pléiade, et des pièces de théâtre du répertoire, dont, en 1995, *Un mois à la campagne* de

Tourgueniev et, en 2007, *L'Orage* d'Alexandre Ostrovski. Elle a publié en 2006 les carnets manuscrits posthumes de son père, l'historien Henri-Irénée Marrou (1904-1977).

André Markowicz, né en 1960, a passé son enfance à Leningrad et à Paris ; il commence par traduire de la poésie avec Guillevic qui lui enseigne la métrique. Il traduit pour la collection Babel les vingt-neuf volumes de l'œuvre romanesque de Dostoïevski, mais aussi le théâtre complet de Gogol, celui de Tchekhov et la plupart des pièces de Shakespeare, en collaboration avec Françoise Morvan. Il est l'auteur de chroniques et d'un livre autobiographique, *L'Appartement*.

Françoise Morvan poursuit une œuvre en marge de tous les courants littéraires, ses publications étant orientées par la recherche d'une forme de poésie libre. Ainsi a-t-elle travaillé aux archives pour donner des éditions d'auteurs oubliés ou rechercher des textes de résistants (*Miliciens contre maquisards*), édité des collectes de contes populaires pour revenir à la source du conte, traduit les poèmes de Marie de France et de nombreux textes de théâtre (dont le théâtre complet de Synge et *Le Roi Lear*), tout en protestant contre la dérive nationaliste, dans son essai *Le Monde comme si* (Actes Sud, 2002) mais aussi en de nombreux articles que l'on peut lire en ligne sur son site (<https://francoisemorvan.com>) et ailleurs. Enfin, elle publie des poèmes pour enfants et a entrepris de publier ses textes aux éditions Mesures (*Sur champ de sable*, *L'Oiseau-loup*) sans séparer poésie personnelle et traduction.

Les extraits cités

Le titre du premier chapitre annonce la couleur : « Ne parlez pas à des inconnus » pour A. Markowicz et F. Morvan, « Ne parlez jamais avec des inconnus » pour F. Flamand ou « Ne parlez jamais à des inconnus » pour C. Ligny ; les trois formules font référence à l'attitude des Moscovites dans une période dominée par une obsession de l'espionnage. Dans son intervention au Comité central du Parti communiste en janvier 1933, Staline affirme que les étrangers, tout comme les « anciens » – les partisans de l'ancien ré-

gime—, appartiennent à « la race des inconnus et des aliénés ». Il est donc strictement interdit de leur parler.

Dès la première ligne, on sait que Boulgakov écrit dans la clandestinité : les étangs du Patriarce, promenade préférée des Moscovites depuis le XVII^e siècle, ont été rebaptisés étangs des Pionniers par Staline. Il est dangereux d'utiliser le terme ancien. Les promeneurs représentent deux types de poètes : l'officiel, un bureaucrate borné ironiquement nommé Berlioz, et le sans-le-sou, Biezdomy ou Bezdomny. Françoise Morvan a l'idée de traduire les noms propres, qui ont très souvent une signification. Biezdomy par exemple, c'est « sans maison » ; or, la maison, nous dit Markowicz, c'est pour un citoyen russe le dernier refuge de sa liberté, même lorsque la liberté politique lui a été ôtée. Le roman commence en 1928, l'année où Staline interdit la propriété privée ; les appartements communistes soviétiques privent un peuple entier de ce refuge. « Sans Logis » est donc plus qu'un nom, c'est une dénonciation.

L'allure des personnages est aussi parlante que leurs patronymes : chemise à carreaux et casquette prolétaire pour l'un, costume et chapeau élégant pour l'autre. Mais comment comprendre le détail du *чарeau, шляпа пирожком* [chliara pirojkom], qui indique non pas une forme ou un modèle, mais la manière dont Berlioz plie son couvre-chef pour le tenir dans sa main ? Le creux qui traverse la partie haute du chapeau rappelle la forme ovale et allongée d'un beignet ou *pirojok*. Ce chapeau est d'autant plus important qu'à la fin du chapitre, Berlioz va perdre non seulement son chapeau, mais sa tête, en faisant une chute sur les rails au moment précis où arrive un tramway.

Mais revenons à Sans-Logis : jeune, débraillé et téméraire, il porte une chemise, selon les traductions, écossaise, de bûcheron ou de cowboy. Si étrange que cela puisse paraître, Boulgakov emploie le mot « *kovboïka* » ou « *cow-boy* ». La chemise de bûcheron de Markowicz surprend moins et évoque à peu près la même chose, mais on y perd peut-être l'idée d'audace juvénile.

Éprouvés par la chaleur, nos deux promeneurs s'arrêtent devant le kiosque à boissons. Pénurie de l'époque, on n'y trouve rien, à part cette boisson parfumée à l'abricot qui donne le hoquet et répand une odeur de salon de coiffure. Des eaux gazeuses parfumées ou

mélangées à des sirops aux fruits étaient des produits courants en URSS dans ces petits kiosques. Souvent, comme le montre ici Boulgakov, beaucoup des produits affichés manquaient, l'eau fraîche, par exemple.

« Le vol », « En vol », « Dans les airs » décrit l'envol de Marguerite animée par les pouvoirs prêtés par le diable. Pour sauver le Maître, auteur d'un roman impubliable sur Ponce Pilate, Marguerite a accepté un pacte avec Woland, une incarnation du diable venue semer le chaos dans le Moscou des années trente. Françoise Flamant s'écarte de la précision anatomique du texte original : Boulgakov précise que l'animal qui sert de monture à Marguerite est castré, ce n'est donc pas un verrat, animal reproducteur, mais bien un pourceau ou un porc gras, élevé pour sa chair. À propos du pince-nez éclairé ou non par la lune, on apprécie l'élégant et économique « jetai des reflets de lune » de Claude Ligny.

Première partie, chapitre 1

Глава 1. Никогда не разговаривайте с неизвестными. Однажды весной, в час небывало жаркого заката, в Москве, на Патриарших прудах, появились два гражданина. Первый из них, одетый в летнюю серенькую пару, был маленького роста, упитан, лыс, свою приличную шляпу пирожком нес в руке, а на хорошо выбритом лице его помещались сверхъестественных размеров очки в черной роговой оправе. Второй – плечистый, рыжеватый, вихрастый молодой человек в заломленной на затылок клетчатой кепке – был в ковбойке, жеваных белых брюках и в черных тапочках.

Первый был не кто иной, как Михаил Александрович Берлиоз, председатель правления одной из крупнейших московских литературных ассоциаций, сокращенно именуемой МАССОЛИТ, и редактор толстого художественного журнала, а молодой спутник его –

поэт Иван Николаевич Поньрев, пишущий под псевдонимом Бездомный.

Попав в тень чуть зеленеющих лип, писатели первым делом бросились к пестро раскрашенной будочке с надписью «Пиво и воды».

A) Traduction André Markowicz et Françoise Morvan

Ne parlez pas aux inconnus

Par un torride crépuscule de printemps, au bord des étangs du Patriarche, parurent deux citoyens. Le premier – plus ou moins quadragénaire, vêtu d'un complet-veston d'été de couleur grise – était de petite taille, les cheveux noirs, bedonnant, le crâne dégarni, tenant à la main un panama des plus élégants, tandis que son visage, soigneusement rasé, était orné de lunettes d'une dimension surnaturelle à monture d'écaille noire. Le second, un jeune homme trapu, aux cheveux presque roux, les mèches en bataille, coiffé d'une casquette à carreaux repoussée sur la nuque, portait une chemise de bûcheron, un pantalon blanc fripé et des espadrilles noires.

Le premier n'était autre que Mikhaïl Alexandrovitch Berlioz, rédacteur en chef d'une épaisse revue littéraire et président de l'une des plus importantes associations d'écrivains de Moscou que l'on appelait en abrégé le Massolit, et l'autre, son jeune compagnon, était le poète Ivan Nikolaïevitch Ponyriov, écrivant sous le pseudonyme de « Sans-Logis ».

Parvenus sous les ombrages de tilleuls dont le vert pointait à peine, les deux écrivains commencèrent par se précipiter vers le petit kiosque aux couleurs bariolées qui indiquait « Bières et eaux ».

B) Traduction Françoise Flamant

Ne parlez jamais avec des inconnus

Au déclin d'un après-midi de printemps torride, deux citoyens débouchèrent de compagnie sur le square des étangs du Patriarche. Le premier, âgé d'une quarantaine d'années et vêtu d'un complet

d'été gris clair, était petit, noir de poil, rondelet, chauve, il tenait à la main un chapeau élégant à coiffe ronde ; son visage rasé de près s'agrémentait de lunettes de dimensions extravagantes, à monture d'écaille noire. Le second, un jeune homme de large carrure, dont les cheveux frisés tirant sur le roux s'échappaient d'une casquette à carreaux qu'il avait repoussée sur sa nuque, portait une chemise écossaise, un pantalon blanc fripé et des espadrilles noires.

Le premier n'était autre que Mikhaïl Alexandrovitch Berlioz, rédacteur en chef d'une revue littéraire épaisse et président d'une des associations de gens de lettres les plus importantes de Moscou, dénommée en abrégé le Massolit ; son jeune compagnon était le poète Ivan Nikolaïevitch Ponyrev, connu sous le pseudonyme de Bezdomny.

Dès que les deux écrivains furent arrivés à l'ombre des tilleuls tout juste verdissants, leur premier soin fut de se précipiter vers un kiosque bariolé, surmonté de l'enseigne : Bière et eaux gazeuses.

C) Traduction Claude Ligny

Ne parlez jamais à des inconnus

Au déclin d'une chaude journée de printemps, sur la promenade de l'Étang du Patriarche, apparurent deux citoyens. Le premier, qui paraissait âgé d'une quarantaine d'années, était vêtu d'un léger complet gris clair ; il avait la taille petite mais bien prise, quoique replète, le cheveu brun quoique rare, et son visage soigneusement rasé s'ornait d'une paire de lunettes de dimensions prodigieuses, à monture d'écaille noire. Quant à son chapeau, de qualité fort convenable, il le tenait froissé dans sa main, comme un de ces beignets qu'on achète au coin des rues. Son compagnon, un jeune homme de forte carrure dont les cheveux roux s'échappaient en broussaille d'une casquette à carreaux négligemment rejetée sur la nuque, portait une chemise de cow-boy, un pantalon blanc fripé et des espadrilles noires.

Le premier n'était autre que Mikhaïl Alexandrovitch Berlioz, rédacteur en chef d'une épaisse revue littéraire et président de l'une des plus considérables associations littéraires de Moscou, appelée en abrégé M.A.S.S.O.L.I.T. Quant au jeune homme, c'était le poète

Ivan Nikolaïevitch Ponyrev, plus connu sous le pseudonyme de Biedzdomny.

Ayant gagné les ombrages de tilleuls à peine verdissants, les deux écrivains eurent pour premier soin de se précipiter vers une baraque peinturlurée dont le fronton portait l'inscription : « Bière, Eaux minérales ».

(Suite du passage)

Да, следует отметить первую странность этого страшного майского вечера. Не только у будочки, но и во всей аллее, параллельной Малой Бронной улице, не оказалось ни одного человека. В тот час, когда уж, кажется, и сил не было дышать, когда солнце, раскалив Москву, в сухом тумане валилось куда-то за Садовое кольцо, – никто не пришел под липы, никто не сел на скамейку, пуста была аллея.

– Дайте нарзану, – попросил Берлиоз.

– Нарзану нету, – ответила женщина в будочке и почему-то обиделась.

– Пиво есть? – сиплым голосом осведомился Бездомный.

– Пиво привезут к вечеру, – ответила женщина.

– А что есть? – спросил Берлиоз.

– Абрикосовая, только теплая, – сказала женщина.

– Ну, давайте, давайте, давайте!..

Абрикосовая дала обильную желтую пену, и в воздухе запахло парикмахерской. Напившись, литераторы немедленно начали икать, расплатились и уселись на скамейке лицом к пруду и спиной к Бронной.

A) André Markowicz et Françoise Morvan

Oui, force nous est de noter la première étrangeté de cette effrayante soirée de mai. Ce n'est pas seulement près du kiosque, mais dans toute l'allée parallèle à la rue Malaïa Bronnaïa, qu'il s'avéra qu'il n'y avait pas âme qui vive. À cette heure où, semble-t-il, les forces vous manquaient même pour respirer, où le soleil,

après avoir chauffé Moscou à blanc, se laissait rouler dans une brume sèche quelque part derrière la Ceinture des jardins – personne ne vint sous les tilleuls, personne ne s’assit sur le banc –, elle était déserte, cette allée.

– De la narzan, demanda Berlioz.

– Y a pas de narzan, répondit la femme dans le kiosque, et, allez savoir pourquoi, elle se renfroigna.

– Une bière alors ? s’enquit Sans-Logis d’une voix altérée.

– La bière, elle est livrée le soir, répondit la femme.

– Vous avez quoi, alors ?

– De la gazeuse-abricot, mais tiède, dit la femme.

– Ça va, donnez, donnez !...

La gazeuse-abricot émit une abondante mousse jaune et une odeur de coiffeur envahit l’atmosphère. Les hommes de lettres burent et furent immédiatement pris de hoquets, ils payèrent et s’assirent sur un banc, face à l’étang, de dos à la Malaïa Bronnaïa.

B) Françoise Flamant

Oui, il importe de signaler la première anomalie de cette terrible soirée de mai. Non seulement aux abords du kiosque mais dans toute l’allée parallèle à la rue Malaïa Bronnaïa il n’y avait âme qui vive. À cette heure où l’on eût pu croire que nul n’avait même plus la force de respirer, où le soleil, après avoir chauffé Moscou à blanc, s’en allait débouler on ne sait trop où, derrière un voile de brume sèche, au-delà de la ceinture des Sadovaïa, personne n’était venu sous les tilleuls, personne n’avait pris place sur un banc, l’allée était déserte.

« Donnez-moi une Narzan, dit Berlioz.

– Y en a pas », répondit la tenancière du kiosque en prenant inexplicablement un air outragé.

« De la bière, il y en a ? s’enquit Bezdomny d’une voix enrouée.

– Elle sera livrée ce soir, répondit la femme.

– Qu’est-ce que vous avez, alors ? demanda Berlioz.

– De l’eau d’abricot, mais pas rafraîchie, dit la femme.

– Bon, ça va, ça va, donnez-nous ça !... »

L'eau d'abricot produisit une abondante écume jaune, et une odeur de salon de coiffure envahit l'atmosphère. Les deux hommes de lettres n'eurent pas plus tôt vidé leurs verres qu'ils furent pris de hoquet ; ils payèrent et allèrent s'asseoir face à l'étang, le dos tourné à la rue Bronnaïa.

C) Claude Ligny

C'est ici qu'il convient de noter la première étrangeté de cette terrible soirée de mai. Non seulement autour de la baraque mais tout au long de l'allée parallèle à la rue Malaïa Bronnaïa, il n'y avait absolument personne. À une heure où, semble-t-il, l'air des rues de Moscou surchauffées était devenu irrespirable, où, quelque part au-delà de la ceinture Sadovaïa, le soleil s'enfonçait dans une brume de fournaise, personne ne se promenait sous les tilleuls, personne n'était venu s'asseoir sur les bancs. L'allée était déserte.

– Donnez-moi de l'eau de Narzan, demanda Berlioz à la tenancière du kiosque.

– Y en a pas, dit-elle en prenant, on ne sait pourquoi, un air offensé.

– Vous avez de la bière ? s'informa Biezdomy d'une voix sifflante.

– On la livre ce soir, répondit la femme.

– Qu'est-ce que vous avez, alors, demanda Berlioz.

– Du jus d'abricot, mais il est tiède, dit la femme.

– Bon, donnez, donnez, donnez !...

En coulant dans les verres, le jus d'abricot fournit une abondante mousse jaune, et l'air ambiant se mit à sentir le coiffeur. Dès qu'ils eurent bu, les deux hommes de lettres furent pris de hoquets. Ils payèrent et allèrent s'asseoir sur un banc, le dos tourné à la rue Bronnaïa.

Deuxième partie, chapitre 21

Глава 21. Полёт.

Она, совершенно нагая, с летящими по воздуху растрепанными волосами, летела верхом на толстом борове,

зажимавшем в передних копытцах портфель, а задними ожесточенно молотящем воздух. Изредка поблескивающее в луне, а потом потухающее пенсне, свалившееся с носа, летело рядом с боровом на шнуре, а шляпа то и дело наезжала борову на глаза. Хорошенько всмотревшись, Маргарита узнала в борове Николая Ивановича, и тогда хохот ее загремел над лесом, смешавшись с хохотом Наташи.

A) A. Markowicz et F. Morvan

Le vol

Totalement nue, les cheveux voletant et flottant dans les airs, elle volait à califourchon sur un porc gras qui tenait une serviette serrée entre ses sabots de devant, alors que ceux de derrière battaient l'air d'une façon frénétique. Son pince-nez, qui étincelait de loin à la lumière de la lune, puis s'éteignait, tombé de son nez, volait à côté de ce porc, retenu par un cordon, et son chapeau n'arrêtait pas de lui retomber sur les yeux. L'examinant de plus près, Marguerite reconnut dans le porc Nikolaï Ivanovitch, et éclata d'un rire sonore qui résonna au-dessus de la forêt, se mêlant au rire de Natacha.

B) F. Flamant

En vol

Entièrement nue, les cheveux en désordre flottant dans les airs, elle volait à cheval sur un gros verrat qui serrait une serviette entre ses sabots antérieurs tout en labourant furieusement les airs de ses sabots postérieurs. Tour à tour miroitant sous la lune et sombrant dans le noir, un lorgnon tombé du nez du verrat volait à son côté au bout de son cordon ; le verrat portait un chapeau qui n'arrêtait pas de lui tomber sur les yeux. En observant de près ce verrat, Marguerite reconnut Nikolaï Ivanovitch, ce qui la fit éclater d'un rire sonore au-dessus de la forêt, et ce rire se mêla à celui de Natacha.

C) C. Ligny

Dans les airs

Elle était nue, complètement échevelée, et elle avait pour monture un gros pourceau qui serrait entre ses sabots de devant un porte-documents, tandis que ses pattes de derrière battaient l'air avec acharnement. De temps à autre, un pince-nez qui avait glissé de son groin et qui volait à côté de lui au bout de son cordon, jetait des reflets de lune, tandis qu'un chapeau tressautait sur sa tête et glissait parfois sur ses yeux. En l'examinant plus soigneusement, Marguerite reconnut dans ce pourceau Nikolai Ivanovitch, et son rire sonore retentit au-dessus de la forêt, se mêlant au rire de Natasha.